

qui assignent à la vie un sens, une valeur, un but. Pourquoi sommes-nous sur la terre? Pourquoi Dieu nous a-t-il rachetés? Pourquoi, si ce n'est pour que nous travaillions à son royaume et à notre salut! Qu'est-ce que tout le reste? Néant! Qu'importe que je sois homme de lettres, homme de finances, orateur ou artisan? Je suis ouvrier avec Dieu; voilà la vraie vocation, c'est là ma grande affaire au milieu des hommes.

XVII.

Le bonheur du chrétien.

1858.

(Luc X, 23-24.)

C'est l'un des caractères les plus touchants et les plus vrais du christianisme d'être *le bonheur*. Jésus-Christ n'est pas un vain discoureur qui ne sache qu'amuser l'esprit ou le fatiguer, lui offrir d'ingénieuses rêveries ou des spéculations sans fin. Ce n'est pas le docteur impuissant d'une loi stérile qui nous demande des combats et des sacrifices, sans nous donner la force et la joie de les accomplir. Ce n'est pas un maître dur qui veuille moissonner où il n'a pas semé; c'est un Sauveur, c'est-à-dire un Dieu qui ôte le péché et la souffrance, qui donne le salut et le bonheur.

C'est ce qu'il annonce à l'entrée de son ministère : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a oint pour guérir ceux qui ont le cœur brisé et pour publier aux captifs la liberté. » (Luc IV, 18-19.)

C'est ce qu'il proclame dans le sermon sur la montagne. Quel est le premier mot qu'il prononce ! « Heureux !... Heureux les pauvres en esprit ! Heureux ceux qui pleurent ! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! » Et il reedit ce mot « heureux ! » jusqu'à ce qu'il ait épuisé tous les bonheurs de la vie et de la mort chrétiennes. Et c'est ce qu'ici encore nous retrouvons : « Heureux ceux qui voient ce que vous voyez ! »

Mais voir Jésus, était-ce là, est-ce encore le bonheur ? Sans doute, ils devaient être beaux les jours du Fils de l'homme, ces jours où, au milieu des hommes, est apparu cet homme ; cet homme à l'humble vêtement et au regard céleste ; cet homme dont la parole était simple comme celle d'un enfant et profonde comme le cœur de Dieu ; cet homme qui n'avait pas où reposer sa tête, et à qui les vents et la mer, à qui le sépulcre et l'enfer obéissent ; cet homme qui, au milieu de la plus affreuse corruption, fit luire l'idéal de la sainteté ; cet homme, ce Dieu que saint Jean nous dépeint en disant : Nous avons vu sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils unique venu

du Père, pleine de grâce et de vérité. Ils devaient être beaux ces jours où il allait de lieu en lieu faisant du bien, répandant cette parole qui était du lait pour les enfants et du pain pour les hommes faits, écoutant, exauçant tous ceux qui venaient à Lui, sauvant tous ceux qui voulaient être sauvés ! Ils devaient être beaux ces jours ! Quel est le chrétien qui n'ait une fois désiré de voir ce Sauveur, ne fût-ce que de loin, ne fût-ce que pour toucher comme cette pauvre femme le bout de son manteau et l'entendre dire : « Prends courage, mon fils ; » et de pouvoir s'approcher, de pouvoir lui dire ses doutes, ses tristesses, ses péchés, lui ouvrir tout son cœur, et recevoir de sa plénitude grâce sur grâce !

Et pourtant, ce n'est pas sa présence visible qui donne le bonheur. Combien de Pharisiens et de Sadducéens, combien de sages et d'intelligents ont vu ces miracles et ne l'ont pas vu, *Lui*, ne l'ont pas vu avec l'œil de l'âme, avec ce regard de l'esprit qui seul le fait reconnaître pour ce qu'il est véritablement, notre Seigneur et notre Dieu !

Il faut que le Saint-Esprit le révèle à notre esprit ; il faut qu'il devienne vivant pour nous, en nous rendant vivants nous-mêmes ; il faut que sa présence se manifeste à nous, tout aussi intime, et puissante, et douce que dans les jours de sa chair ; il faut que son histoire devienne

pour nous aussi réelle, aussi saisissante que s'il avait été crucifié parmi nous. Ah ! quand du ciel descend sur sa croix un rayon du Saint-Esprit ; quand cet esprit se pose sur sa parole comme une flamme qui tout à coup l'illumine ; quand, après les sécheresses et les angoisses de la prière, nous sentons cet Esprit qui intercède pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer, et ce même Esprit qui répond à nous par des consolations, des joies, des forces, des bénédictions que rien au monde ne peut donner, alors cette parole a un sens pour nous : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! » Heureux ! car Jésus est devenu votre tout. Heureux de posséder en Lui la vérité, une vérité si haute que les sages et les intelligents ne peuvent y atteindre, mais si simple que les enfants peuvent la saisir ; une vérité si pleine qu'elle répond à toutes les aspirations de votre âme ; une vérité si vivante et si vraie qu'elle est écrite sur toutes les pages de sa Parole, dans tous les replis de votre cœur comme dans sa personne divine. Heureux de trouver en Lui la justice et la paix, d'être affranchis de la mauvaise conscience et de la frayeur du jugement. Heureux de savoir où est la force pour combattre et pour vaincre le péché, de savoir qu'il y a en Jésus un amour plus fort que tous les amours, une flamme qui fond les glaces de notre égoïsme et brûle nos convoitises, une

image divine qui s'empreint dans notre âme, efface la nôtre, notre *moi* et nous donne un *moi* nouveau, une vie nouvelle. Heureux d'éprouver que Jésus règne au dehors comme dans notre cœur. Heureux de vivre pour le glorifier; heureux de mourir dans ses bras; heureux de le contempler un jour dans les cieux; heureux, toujours heureux, éternellement heureux!

XVIII.

La venue du Sauveur.

(Matthieu XXI, 1-17.)

La venue du Sauveur a commencé, non à la crèche de Bethléhem, mais au moment où le péché est entré dans le monde, c'est-à-dire avec l'histoire de l'humanité. Dès que l'homme est tombé, Jésus se lève et vient à lui. Cette parabole touchante où il se montre comme un bon berger qui quitte la montagne, descend dans les abîmes et court après la brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, il la réalise dès le premier jour. Au moment où il annonce à Adam la mort, châtement de son crime, il lui annonce aussi la mort, prix de son salut, la mort que lui, son Rédempteur, veut souffrir pour le racheter de la mort éternelle. Il se retire, il est vrai, de la vue des pécheurs; il est absent pour le commun des